



*Lettre aux amis et bienfaiteurs
de l'École Saint-Jean-Bosco*

N° 26 – Février 2017



Le Courrier de La Ville

L'enracinement

La notion d'enracinement n'est plus trop à la mode. Cela sent son ringard, son ranci. Qui dit racine dit immobilité, fixité, asservissement à un lieu, confinement dans un terroir bouseux.

L'heure est au nomadisme, à la connexion numérique déconnectée du sol, au village planétaire, au mondialisme non seulement financier et économique, mais aussi politique et culturel.

Des petits signes, qui pris séparément peuvent nous sembler anodins, nous montrent ce déracinement en marche dans notre vie quotidienne.

Dernièrement, une fidèle nous transmet sa collection de timbres. Cette collection contient non seulement des timbres, mais aussi ce que l'on appelait autrefois des flammes : un tampon rectangulaire à gauche du cachet d'oblitération manifestant un des aspects du lieu d'où vient la lettre : un monument, un paysage, une mention touristique, ou tout simplement l'annonce d'un événement. Notons également que le cachet mentionnait alors le département et la commune du lieu d'affranchissement en même temps que la date (avec mention de l'heure). De nos jours, la flamme enracinée a disparu, remplacée par des vaguelettes anonymes, et l'oblitération ne mentionne plus que la date (sans préciser l'heure). Exit la mention du lieu, seul demeure un numéro sans signification pour l'utilisateur qui

désigne le centre d'affranchissement par où est passé ce courrier. Vous êtes géo-localisés en permanence grâce à votre téléphone portable, mais vous n'avez plus le droit de savoir d'où arrive le courrier que vous recevez.

Vous savez également que les plaques d'immatriculation ont changé, sous prétexte d'un épuisement des numéros encore disponibles. Le département, création pourtant révolutionnaire, n'est plus mentionné. Finies les insultes fleuries adressées à un automobiliste maladroit en raison de sa provenance rurale ou parisienne, finis les jeux durant les longs voyages pour repérer les véhicules de tel ou tel département, ce qui était un bon moyen de réviser sa géographie. Il faut dire que les écrans disposés derrière les appuie-tête des parents suffisent à anesthésier les cerveaux enfantins pendant des heures. Certes, les plaques mentionnent une région, mais qui n'a pas forcément de lien avec le lieu d'origine de la voiture. Je peux choisir la Bretagne même si je n'y mets jamais les pieds. Une région hors-sol, idéologique. Une bretonnité à la Tri-Yann.

Ces régions aussi sont symptomatiques du déracinement qui nous est imposé à marches forcées. Instaurées en 1956, elles avaient l'ambition de remplacer les anciennes provinces françaises. Mais las, elles étaient encore trop ancrées dans le réel. La réforme de 2016 diminua leur nombre et créa d'immenses ensembles

Baptême de la promotion *Henri de la Rochejacquelein*



*« Compagnons, offrons à Dieu notre Roi,
Nos joies, nos maux, notre vie
Efforçons nous de fortifier notre foi
Pour l'école, la famille et la patrie.*

*Veillez bien nous inspirer,
Cher patron de promotion
Avec la virilité
La piété, l'abnégation.*

*Afin que dans notre vie
Nous puissions garder l'esprit
D'un si vaillant personnage
Plein de vertus, de courage. »*



Visite de M. l'Abbé Bourrat. Ici pendant une récréation



Concours de crèche.
Vainqueur : la classe de 1ère !

encore plus artificiels, comme l'Occitanie, les Hauts de France ou encore le Grand Est. A la trappe l'Alsace et la Lorraine, La Picardie et le Roussillon.

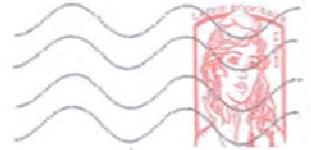
L'homme tend donc à devenir le fruit d'une culture hors-sol, comme ces délicieuses tomates de grande surface cultivées dans un liquide nutritif composé par les chimistes. Mais si pour les fruits et légumes, *Tricatel* ne peut rivaliser avec le potager de ma grand-mère, pour la formation des hommes il en est de même : la nature humaine a besoin de s'enraciner, de se rattacher à un lieu, à une famille, à une histoire afin de produire les fruits de civilisation qu'on peut attendre d'elle. Les racines permettent à la plante de se fixer au sol, condition indispensable pour y puiser tous les sucres nourriciers dont elle a besoin. Nous savons que plus les racines sont profondes, plus la plante pourra s'élever, se développer, soutenir les aléas climatiques, résister au vent. Toutes ces réalités s'appliquent à l'homme. Un homme déraciné est un homme diminué, amoindri, amputé, même si la culture du divertissement l'empêche de s'en rendre compte.

« la nature humaine a besoin de s'enraciner, de se rattacher à un lieu, à une famille, à une histoire »

Un livre récent du philosophe Robert Redeker, *L'Ecole fantôme*, permet d'approfondir le rôle de l'école dans l'enracinement des élèves. L'école en effet transmet un héritage commun à travers une langue, une littérature, une histoire, une sensibilité : « Et, par le miracle de l'école primaire, chaque petit Français entrait en communication avec les plus grands esprits, côtoyant les Hugo et les Ronsard, les La Fontaine et les Francis Jammes. Et aussi : Molière, Corneille ou Racine, quand il fréquentait le collège. Sans omettre, pour ceux qui poussaient jusqu'au lycée, Madame de Lafayette et sa *Princesse de Clèves* tant honnie par un ancien président de la République. Par le biais de cette Ecole, chaque enfant de France, du plus humble des garçonnets du Limousin à la plus pauvre fillette des landes de Gascogne, entrait en commerce avec la langue française, sa pureté et son histoire »¹.



LA POSTE 15254A
FRANCE 15-02-17



ses consœurs
CAMPING
ses Bonnières, son Musée, son Château
EYMET 25-6-86



1. Robert Redeker, *L'Ecole fantôme*, Desclée de Brouwer, 2016. Les passages cités dans cet article se trouvent pages 33, 36-37, 90-91.

Mais le pédagogisme est passé par là et s'est acharné contre la notion d'héritage. Les nouvelles générations qui subissent les programmes de l'Education nationale sont des *inhéritiers*, selon le vocable forgé par Renaud Camus. Elles sont élevées hors-sol, c'est-à-dire hors-histoire, hors-langue, hors-terre natale.

Robert Redeker commente et illustre cette notion : « Hors terre natale : c'est bien pourquoi Jeanne d'Arc et Charles Péguy en ses poèmes glorifiant la Loire et ses châteaux, et donc la France comme terre, et donc aussi la terre de France comme histoire, ont été volontairement évincés des enseignements. Afin d'arracher les enfants de France à la terre de France, à son histoire, car la terre et l'histoire sont en France la même chose, l'Education nationale dépayse les décors des livres d'apprentissage de la lecture. Dans la campagne lauragaise, pays de Cocagne de la France profonde, comme dans beaucoup d'autres régions de notre Hexagone, une petite fille de six ans apprend à lire dans un ouvrage dont le personnage principal, un petit garçon fictif, Zékéyé, vit dans les paysages du Cameroun. Il est fortement conseillé par tous les inspecteurs, ces sous-officiers zélés de l'Education nationale chargés de contrôler l'adhésion des maîtres à l'idéologie officielle. » Dès la méthode de lecture, l'enfant est arraché à sa patrie pour fréquenter des savanes improbables, il est empêché d'entrer en contact, en fusion avec son histoire et sa culture. Une culture délocalisée pour une humanité mondialisée.

N'allons pas croire que cet enracinement empêche l'esprit de parvenir à l'universel, lui mette des œillères qui le limitent à un folklore suranné. Redeker montre que l'étude du passé ouvre l'esprit à la culture bien plus qu'une attention limitée aux convulsions de la mode : « Dans l'enseignement, l'élève est mis en présence d'un passé absent de son monde immédiat : Platon ou Hérodote, Cervantès ou

Stendhal. Les vieilles lunes plutôt que la dernière saison ! Le François Villon des neiges d'antan plutôt qu'un gratte-guitare chanteur-poète des scènes d'aujourd'hui. L'effacement forcé du présent lui rend présent un passé dont il ignore tout, repeuplant de morts son imaginaire. Autrement dit, l'enseignement réorganise la temporalité de l'élève en même temps qu'il maintient dans l'existence, grâce au fil d'Ariane, les œuvres du passé et les grands hommes de jadis [...] [...] L'enseignement incorpore à la Tradition – celle des œuvres de l'esprit humain. Il rend contemporain d'Aristote, de saint Thomas d'Aquin et de Victor Hugo. De Dürer et de Goya. Il rend contemporain de leurs esprits. Il rend contemporain de l'esprit d'un autre temps. Et pourtant ces esprits sont de tous les temps. Bien de leur temps, enracinés en lui, ils sont de tous les temps, en particulier du nôtre. »

La vie de famille permet aussi cet enracinement, à condition que la famille soit stable, que les époux soient fidèles à leur promesse du mariage. Une famille, ce sont des aïeux, des ancêtres que l'on apprend à connaître petit à petit, des traditions de noblesse d'âme, des témoignages du passé, parfois une maison de famille qui a vu passer plusieurs générations de la même lignée. En écrivant, j'ai devant moi, sur une étagère de ma bibliothèque, le sextant de mon grand-père, marin au long cours. Je ne l'ai jamais connu car il est mort jeune mais cet objet me transmet une leçon de sagesse : la nécessité de faire le point régulièrement pour ne pas perdre la route. Le Père Sertillanges a cette belle réflexion : « Les souvenirs de famille sont un capital qu'il ne faut pas gaspiller. Ils appartiennent à l'avenir qui y pourra puiser des motifs de fierté et de reconnaissance, peut-être des leçons ». ² Evidemment, ce n'est pas tout-à-fait la philosophie d'Ikea. L'homme moderne campe, il ne demeure plus.



2. R.P. Sertillanges, o.p., *La Maison française*, Flammarion, 1944, page 204.

Cette réflexion sur l'enracinement peut se poursuivre dans le domaine de la vie spirituelle et de la prière. Il est certain que nous pouvons prier partout et en toutes circonstances : au volant, dans une file d'attente devant les caisses du supermarché, au milieu d'une place publique. Il est cependant certain que certains lieux sont plus propices à la prière. Qui, entrant dans une humble église de village, endormie dans la pénombre, n'a pas senti un besoin de se recueillir, de prier Notre Seigneur pour qui cette demeure a été bâtie par nos ancêtres. Nous avons besoin de lieux qui élèvent l'âme, de sanctuaires qui sont des écrans pour le renouvellement du sacrifice rédempteur. La chrétienté s'appuie sur ce réseau de chapelles, de monastères, de calvaires qui nous enracinent dans la présence de Dieu, la prière, la vie de la grâce. C'est pourquoi nous avons besoin à Marlieux d'une église convenable, d'un lieu construit pour la prière. Nous comptons sur l'aide de la Providence, qui sait susciter les générosités, pour mener à bien ce projet d'enracinement spirituel de notre Ecole.

Gustave Thibon, avec son bon sens habituel, constate que le manque de racines non seulement ne favorise pas la projection dans l'avenir, mais encore cantonne dans le présent du plaisir immédiat : « Voici des êtres qui ignorent ou méprisent le passé et qui ont perdu toute attache avec la tradition. Sont-ils donc plus tournés vers l'avenir ? Nullement, ils sont accrochés tout entiers à leur petit repos et à leur petit bonheur d'aujourd'hui, au présent le plus futile et le plus vide. Un seul exemple : dans le

milieu paysan où je vis, je remarque que les jeunes couples les plus soustraits à toute influence de leurs parents sont précisément aussi ceux qui ont le moins d'enfants. »³

Lorsqu'une société connaît une crise, que la situation menace de sombrer dans le chaos, il est nécessaire de revenir à ses racines, de puiser plus abondamment les humbles mais solides nourritures de la terre natale, de la terre de nos pères. C'est la réflexion d'André Charlier dans *Que faut-il dire aux hommes* : « Vous avez pu observer comme moi que chaque fois qu'un mouvement de réforme ou de renaissance s'amorce dans la société humaine, il commence toujours par un retour vers les sources. Tout mouvement au contraire qui opère une rupture brutale avec le passé, qui commence par un refus radical de rien conserver de ce passé, se coupe par là-même de la vie »⁴. Bernard Plessy, en une préface pour un livre d'Henri Pourrat⁵ fait le même constat : « Quand une civilisation perd les valeurs qui l'ont fondée et maintenue, quand un pays oublie sa vocation, quand une nation s'abîme dans le malheur, le réflexe du salut, c'est d'en revenir aux éternelles et nécessaires vertus terriennes, à la fondamentale certitude paysanne : Virgile écrit les *Géorgiques* pour appuyer la politique de restauration d'Auguste, comme Olivier de Serres le *Ménage des champs* pour seconder les efforts de Sully au lendemain des guerres de religion. »

Vivons donc enracinés, mais non pas d'une manière illusoire. Une nostalgie du passé accompagnant une vie de désordres ne suffit pas. Seule une vraie conversion peut nous permettre de vivre enracinés dans la terre de France, terre de chrétienté.

◆ Abbé Ludovic Girod



3. Gustave Thibon, *Retour au réel*, Lardanchet, 1943, pages 239-240.

4. André Charlier, *Que faut-il dire aux hommes*, Nouvelles Editions Latines, 1964, page 354.

5. Henri Pourrat, *Toucher terre*, Sang de la terre, 1999, page 7 (préface de Bernard Plessy).

1617-2017

Saint Vincent de Paul Curé de Châtillon-sur-Chalaronne

Saint Vincent de Paul naît à Dax en 1581 et est ordonné prêtre en 1600. Prisonnier des Turcs et vendu comme esclave à Tunis, il est libéré et séjourne à Rome puis à Paris de 1608 à 1617 où il côtoie trois mondes : celui de l'Eglise, celui de la cour comme aumônier de la Reine Margot et celui des pauvres. Puis le Cardinal de Bérulle le nomme précepteur de deux enfants de la famille du Général des Galères, les Gondi avant de l'envoyer à Châtillon.



Cette année c'est l'anniversaire des 400 ans de son arrivée à Châtillon-les-Dombes en pays de Bresse (aujourd'hui Châtillon-sur-Chalaronne), à douze kilomètres de notre école Saint-Jean-Bosco de Marlieux.

1) La paroisse de Châtillon-les-Dombes

Il existe un document sur ce séjour : l'enquête faite par « Messire Charles Demia, prêtre » auprès des plus anciens habitants de Châtillon-les-Dombes :

« ... En l'année mil six cent dix-sept, la cure de Châtillon-les-Dombes, pays de Bresse, était vacante... Messieurs les comtes de Saint-Jean, de qui dépendent cette cure, et celui particulièrement auquel échoit la nomination, étant poussé du zèle de la maison de Dieu, s'adressa au Père Bence, supérieur de l'Oratoire, afin de lui indiquer quelque bon ecclésiastique pour l'en pourvoir, lui exposant l'extrême besoin de cette grande paroisse. »

« Il y avait près de quarante ans que cette cure n'était possédée que par des bénéficiers de Lyon, qui ne venaient dans Châtillon que pour tirer le revenu de ce bénéfice et pour ne pas donner lieu à un dévolu. De plus, Messieurs Beynier, Garron, Guichenon, Alix et les principaux habitants de cette ville étaient huguenots. Il n'y avait que six vieux prêtres sociétaires, qui vivaient dans un grand

libertinage, n'y ayant aucun religieux ni religieuse en cette ville, où il y avait près de deux mille habitants, la plupart de ces prêtres gardant chez eux des filles et femmes, au scandale de tout le monde, et enfin quantité d'autres abus. Ce que Monsieur le comte ayant exposé à ce bon prêtre de l'Oratoire, qui, ne voyant de sujet propre à remédier à tant de maux, ni qui même le voulût entreprendre, à cause que cette cure était de grand travail et n'avait de revenu en ce temps-là que cinq cents livres, il en écrivit donc à Monsieur de Bérulle à Paris, le priant de lui indiquer quelque homme de bien qui, ne recherchant ses intérêts propres, recherchât purement ceux de Jésus-Christ. Monsieur de Bérulle, ayant proposé tout cela à M. Vincent de Paul, lui fit accepter cet emploi... » (Oc. XIII 345.) On peut donc présumer que M. de Bérulle proposa, et que Monsieur Vincent n'a rien décidé sans « se donner à Dieu » ; en partant pour Châtillon-les-Dombes, il obéit à l'inspiration des « bons anges ». Mais jamais Madame la Générale des Galères n'admettrait son départ : restait à prendre la fuite, ce qu'il fit. Vincent part en cachette de sa petite école pour retrouver la vie de priéré et les pauvres.

2) Arrivée de Monsieur Depaul (comme on l'écrivait en ce temps-là)

« Monsieur Vincent étant arrivé à Châtillon environ le carême 1617 (d'autres historiens disent le 1^{er} août 1617, peu importe) (...), le sieur Beynier le retint chez soi et le voulut loger (...), la maison curiale était inhabitable, pour être toute ruinée. »

« Le sieur Beynier, étant de la religion prétendue réformée (protestantisme), vivait dans tout le libertinage que la multitude des biens dont il était abondamment pourvu et la jeunesse lui inspiraient, et que les débauchés fomentaient par leur fréquentation... »

« Incontinent après que le sieur Vincent fut arrivé à Châtillon, s'étant informé de quelques personnes de piété de l'état de cette paroisse, et

ayant appris la vérité des désordres que Monsieur de Bérulle lui avait exposés, et en ayant découvert quantité d'autres, il vit bien qu'il avait besoin d'une puissante aide ; ce qui l'obligea d'avoir quelque bon ecclésiastique pour le seconder... »

« Auparavant que d'entreprendre de déraciner tous les abus dont nous avons parlé, Monsieur Vincent fit une visite générale de toute la paroisse pour en connaître l'état, tâchant de gagner un chacun ou par une cordialité extraordinaire, ou par aumône. »

« Il travailla au règlement de la maison de celui chez lequel il demeurait comme dans une religion (comme dans un ordre religieux). On se levait à cinq heures ; on y faisait demi-heure d'oraison ; après, ils faisaient chacun leurs chambres, qui étaient au second étage, séparément l'un de l'autre, puis ils allaient à l'office, dire la sainte messe, et ensuite continuait la visite de la paroisse. Cet ordre ne fut toutefois bien suivi qu'à la fin. »

« Mais, comme ceux qui sont plus proches d'un soleil ou d'un feu se ressentent plus de la chaleur et participent davantage à ses influences, ainsi la maison et parenté du sieur Beynier reçut tant de bénédictions par la demeure de ce vertueux hôte, qu'il est aisé de voir et de dire que la main du Seigneur l'accompagnait. »

« Toute la famille du sieur Jacques Garron, beau-frère du sieur Beynier, était de la religion prétendue réformée. Elle fut convertie par les premiers soins de Monsieur Vincent... »

« Monsieur Beynier se convertit aussi totalement par la demeure de Monsieur Vincent. Il fit des restitutions à des particuliers, des réparations à l'église et quantité de legs pieux très considérables... »

Il vécut dans le célibat jusqu'à quarante-cinq ans, s'appliquant en plusieurs œuvres de charité, notamment pendant la famine et la peste qui survinrent à Châtillon, enfin s'appauvrit par ses aumônes, quoiqu'auparavant il fût très accommodé. (Œuvres complètes annotées et commentées par Pierre Coste, XII, p. 45 et sq.)

Quelques mois après son arrivée dans la Dombes, un dimanche d'août 1617 la Sainte Providence décide de l'éclosion du grand charisme vincentien. Écoutons le récit de cet événement :

« Un dimanche, comme je m'habillais pour dire la sainte messe, on me vint dire qu'en une maison écartée des autres, à un quart de lieue de là, tout le monde était malade, sans qu'il restât une seule personne pour assister les autres, et toutes dans une nécessité qui ne se pouvait dire. Cela me toucha sensiblement le cœur. Je ne manquai pas de les recommander au prône (sermon) avec affection, et Dieu, touchant le cœur de ceux qui m'écoutaient, fit qu'ils se trouvèrent tous émus de compassion pour ces pauvres affligés. »

« L'après-dînée il se fit assemblée chez une bonne demoiselle de la ville pour voir quel secours on leur pourrait donner, et chacun se trouva disposé à les aller voir et consoler de ses paroles et aider de son pouvoir. Après les vêpres, je pris un honnête homme, bourgeois de la ville, et nous mîmes de compagnie en chemin d'y aller. Nous rencontrâmes sur le chemin des femmes qui nous devançaient, et, un peu plus avant, d'autres qui revenaient. Et comme c'était en été et durant les grandes chaleurs, ces bonnes dames s'asseyaient le long des chemins pour se reposer et rafraîchir. Enfin, mes filles (Saint Vincent s'adresse ici en conférence spirituelle aux premières Filles de la Charité), il y en avait tant, que vous eussiez dit des processions. »

« Comme je fus arrivé, je visitai les malades et allai quérir le Saint Sacrement pour ceux qui étaient les plus pressés, non pas à la paroisse du lieu, car ce n'était pas une paroisse, mais cela dépendait d'un chapitre dont j'étais le prier. Après donc les avoir confessés et communies, il fut question de voir comme on pourrait secourir leur nécessité. Je proposai à toutes ces bonnes personnes que la charité avait animées à se transporter là, de se cotiser, chacune une journée, pour faire le pot, non seulement pour ceux-là, mais pour ceux qui viendraient après ; et c'est le premier lieu où la Charité a été établie. » (Oc., IX, p. 243-244.)

La visite des pauvres et des malades à domicile se trouvait ainsi organisée, cette organisation naissait de la nécessité. Le jeune prêtre



est émerveillé par toutes ces bonnes volontés mais il aperçoit très rapidement la nécessité d'organiser cette générosité spontanée en constituant des équipes de dames charitables. Pendant trois mois, Monsieur Vincent laissa les choses suivre le cours qu'elles avaient pris si naturellement, et quand tous les rouages lui apparurent suffisamment rodés au contact de la réalité de la vie quotidienne, il demanda et obtint l'approbation de l'évêché de Lyon. Saint Vincent de Paul, le 8 décembre 1617, procède solennellement à l'institution de la première Charité à l'hôpital de Châtillon modèle de toutes les équipes qui suivront.

3) Charité de femmes de Châtillon-les Dombes

a) De la réception des malades et de la manière de les assister et nourrir.

« ... La prieure recevra au soin de la confrérie les malades vraiment pauvres, et non ceux qui ont moyen de se soulager... Quand elle en aura reçu quelqu'un, elle en avertira celle qui sera de jour de service, laquelle l'ira voir incontinent ; et la première chose qu'elle fera sera de voir s'il a besoin d'une chemise blanche, afin que, si ainsi est, elle lui en porte une de ladite confrérie, ensemble des linceuls blancs, si en a nécessité... Cela fait, elle le fera confesser pour se communier le lendemain, à cause que c'est l'intention de ladite confrérie que ceux qui veulent être assistés d'elle se confessent et se communient ; avant toutes choses lui portera une image d'un crucifix, qu'elle attachera en lieu qu'il la puisse voir, afin que, jetant parfois les yeux dessus, il considère ce que le Fils de Dieu a souffert pour lui. Elle lui portera encore les meubles qui lui seront nécessaires, comme une tablette, une serviette, une gondole, une écuelle, un petit plat et une cuillère, et après, elle avertira celle qui sera en jour le lendemain d'avoir soin de faire nettoyer et parer la maison du malade, pour le faire communier, et de lui porter son ordinaire... »

« Celle qui sera en jour, ayant pris ce qu'il faudra de la trésorière pour la nourriture des pauvres en son jour, apprêtera le dîner, le portera aux malades, en les abordant les saluera gaiement et charitablement, accommodera la tablette sur le lit, mettra une serviette dessus, une gondole et une cuillère et du pain, fera laver les mains aux malades et dire le Benedicite, trempera le potage dans une écuelle et mettra la viande dans un plat, accommodant le tout sur ladite tablette, puis conviera le malade charitablement à manger, pour l'amour de Jésus et de sa sainte Mère, le tout avec

amour, comme si elle avait affaire à son fils ou plutôt à Dieu, qui impute fait à lui-même le bien qu'elle fait aux pauvres. Elle lui dira quelque petit mot de Notre-Seigneur, en ce sentiment tâchera de le réjouir s'il est fort désolé, lui coupera parfois sa viande, lui versera à boire, et l'ayant ainsi mis en train de manger, s'il a quelqu'un auprès de lui, le laissera et en ira trouver un autre pour le traiter en la même sorte, se ressouvenant de commencer toujours par celui qui a quelqu'un avec lui et de finir par ceux qui sont seuls, afin de pouvoir être auprès d'eux plus longtemps ; puis reviendra le soir leur porter à souper avec même appareil et ordre que dessus. »

« Chaque malade aura autant de pain qu'il lui en faudra, avec un quarteron de mouton ou de veau bouilli pour le dîner, et autant de rôti pour le souper, excepté les dimanches et fêtes, qu'on leur pourra donner quelque poule bouillie pour leur dîner, et leur mettre leur viande en hachis au souper deux ou trois fois la semaine. Ceux qui seront sans fièvre auront une chopine de vin par jour, moitié au matin et moitié au soir. »

« Ils auront, le vendredi, samedi et autres jours d'abstinence, deux œufs, avec le potage et une petite tranche de beurre pour leur dîner, et autant pour leur souper, accommodant les œufs selon leur appétit. Que s'il se trouve du poisson à quelque honnête prix, l'on leur en donnera seulement au dîner... »

b) De l'assistance spirituelle et de l'enterrement.

« Et pour ce que la fin de cet institut n'est pas seulement d'assister les pauvres corporellement, mais aussi spirituellement, les dites servantes des pauvres tâcheront et mettront à cela leur étude de disposer à mieux vivre ceux qui guériront, et à bien mourir ceux qui tendront à la mort... » (Oc., XIII, p. 423 et sq.)

« J'ai peine de votre peine »



Quel bon sens ! « J'ai peine de votre peine » dira-t-il et il remédie par le génie de la charité fraternelle et de la gentillesse à la peine des âmes et des corps : efficace et simple !

Cependant le temps béni de Châtillon ne devait pas durer. Madame de Gondi retrouva bien vite sa trace et le fit rappeler à son bon service.

La veille du départ, il ne dit pourtant pas au revoir à ses paroissiens, mais adieu :

« Lorsque la Providence m'a conduit à Châtillon, je croyais ne devoir vous jamais quitter, mais puisqu'il semble qu'elle en ordonne autrement, respectons, vous et moi, et suivons ses saintes décisions.

De loin comme de près, vous serez toujours présents dans mes prières ; de votre côté, n'oubliez pas ce misérable pécheur... » (Maynard, I, 182)

Monsieur Vincent arriva à Paris le 23 décembre 1617 où il se rendit chez Le Cardinal Pierre de Bérulle.

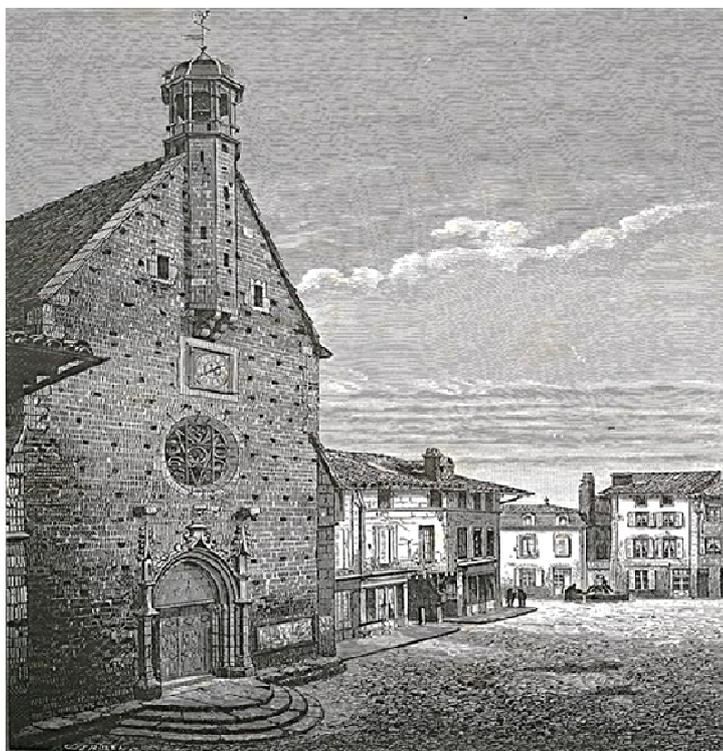
Le lendemain, il reprenait sa place au foyer des Gondi : beau Noël pour toute la famille !

Les quelques mois du séjour de Saint Vincent dans ce bourg de l'Ain comptent pour l'éternité. L'origine de la Société de Saint-Vincent-de-Paul est là. C'est là que se sont définis les buts, les moyens, de la charité organisée par les fidèles, au service des pauvres, sous la paternelle autorité des curés de paroisses.

En cette année jubilaire imitons l'exemple de notre Saint en continuant d'organiser la charité autour de notre école pour que tous puissent venir puiser dans le trésor de la bonne éducation chrétienne et rendons-nous en pèlerinage sur les lieux de Monsieur Vincent à Châtillon pour y obtenir la grâce de la charité fraternelle par la vie au service des enfants qui nous sont confiés sous le regard de Dieu et de notre bonne Maman du Ciel. « Il faut la vie intérieure, il faut tendre là ; si on y manque, on manque à tout. » (Entretien, 21 février 1659)

« Il faut la vie intérieure, il faut tendre là ; si on y manque, on manque à tout. »

◆ Abbé Vincent Robin †



Eglise et place de Châtillon-les-Dombes (Ain)

Saint Vincent y fut curé, et c'est là qu'il établit la première des Confréries de charité, qui devinrent si nombreuses dans la suite. Il habitait la maison à trois étages que l'on voit représentée au fond de la place, à droite de la petite fontaine.

Mardi 1^{er} novembre : en cette fête de la Toussaint, plusieurs fidèles se répartirent les cimetières de la région pour la quête annuelle du *Souvenir Français*, destinée à perpétuer la mémoire des soldats morts pour la France, soit à travers la restauration de monuments et de tombes, soit par des voyages scolaires pour visiter les lieux emblématiques des derniers conflits.

Samedi 19 : quelques élèves et deux abbés se rendirent à Paris pour la journée. Ils firent quelques visites le matin et assistèrent l'après-midi à un colloque universitaire de l'Institut Saint-Pie X sur la littérature de conversion. D'éminents professeurs nous entretenirent de saint Augustin, de Julien Green, d'Henri Ghéon ou encore de Chesterton, auteurs qui ont tous pour point commun de s'être convertis à la foi catholique. Nos grands élèves purent ainsi prendre contact avec le monde des études universitaires.

Vendredi 2 décembre : fête de Noël de l'Ecole à la salle des fêtes du village. Une pièce d'Henri Ghéon fut jouée sur le périple des Rois mages, après un concert de notre chorale polyphonique, dirigée par M. Chaize. Un marché de Noël de mieux en mieux fourni permit aux nombreuses personnes présentes de faire le plein de cadeaux à offrir : caramels aux différents parfums, petits plats gourmands, objets d'artisanat, décoration, jouets en bois, livres. Les mamans de l'Ecole se mobilisèrent d'une manière remarquable sous la houlette du Frère Paul pour assurer le succès de cet événement.

Du mardi 6 au vendredi 9 : visite de M. l'Abbé Bourrat, Directeur de l'Enseignement du District de France. L'Abbé Bourrat put s'assurer que l'Ecole tourne bien, inspecter plusieurs cours, réunir les institutrices et les professeurs, prodiguer à chacun ses conseils et ses encouragements.



Jeudi 8 : fête de l'Immaculée Conception. Le Directeur reçut le renouvellement d'engagement dans la Fraternité de l'Abbé Espinasse, au cours de la messe célébrée par l'Abbé Bourrat. Le soir, une petite délégation d'élèves se rendit avec le Directeur à Lyon pour la traditionnelle procession aux flambeaux suivie d'une messe solennelle dans la basilique de Fourvière, aimablement laissée à notre disposition par le Recteur, Mgr Legal.

Samedi 10 : vente aux enchères à Villefranche-sur-Saône. Le Directeur s'y rendit, ce qui n'est en rien un scoop, mais y rencontra surtout de nombreux confrères, en particulier des séminaristes d'Ecône, désireux d'acquérir l'un ou l'autre des objets de culte ainsi dispersés.

Vendredi 16 : concours de crèche. Les membres de la communauté et tout le personnel était invité à visiter les crèches dans les classes du secondaire afin de désigner celle qui paraissait la plus remarquable. Cette année, ce furent les élèves de 1^{ère} qui remportèrent haut la main le trophée avec leur crèche en bambous. Evidemment, dans la région, ça pousse bien.

Vendredi 9 janvier, un père d'élèves, responsable du personnel dans une grande entreprise, donna un cours aux élèves des grandes classes sur la manière de rédiger un curriculum vitæ. Autant savoir s'y prendre dès maintenant.



Chandeleur

Vendredi 20 et samedi 21, récollection de doyné, que nous avons toujours autant de plaisir à accueillir à Marlieux car cela nous permet de ne pas nous déplacer. C'est M. l'Abbé Baudot, Premier Assistant du District de France, qui fit le lien avec nos supérieurs.

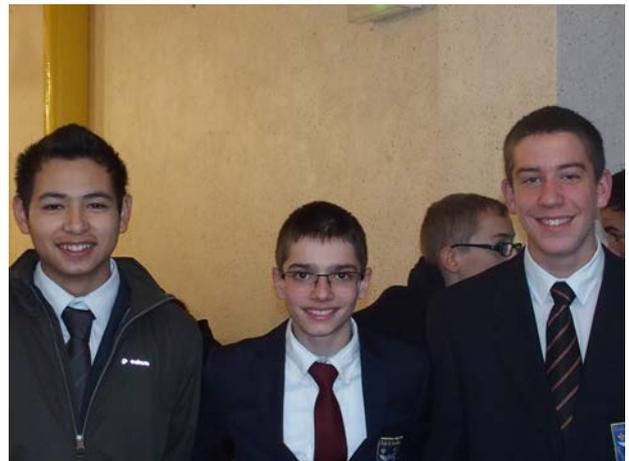
Samedi 31 : fête de saint Jean Bosco. Après la messe célébrée par l'Abbé Robin, au cours de laquelle fut interprété pour la première fois en public notre nouveau chant d'Ecole, une cérémonie rassembla les élèves du secondaire au pied du mat des couleurs. Il s'agissait du baptême de la première promotion de l'histoire de l'Ecole. La classe de Terminale présenta son patron de promotion, le généralissime des armées catholiques et royales Henri de la Rochejacquelein, après un mot du Directeur indiquant le sens de cette cérémonie et ce qui est attendu d'une classe devenue promotion. Les polos marqués aux armes de la promotion furent bénits et remis aux élèves de Terminale en même temps qu'ils interprétaient leur « chant de promo ». Les élèves de Terminale déjeunèrent ensuite avec les abbés et les frères pendant que des élèves de première, impatients de pouvoir eux aussi devenir une promotion, surveillaient efficacement les réfectoires.



Jeudi 2 février : conférence de l'Abbé Portail, professeur au Séminaire Saint-Curé-d'Ars et à l'Institut Saint-Pie X sur les apparitions de la Sainte Vierge à Fatima.



Samedi 4 : notre dernier cochon, tué la veille, fut vite transformé dans la journée en divers produits de charcuterie, grâce à l'expertise d'une équipe maintenant bien rodée.



Dimanche 12 : quête au profit de l'Ecole à l'Oratoire Saint-Joseph de Carouge, près de Genève. Le Directeur assura les prédications, les élèves chantèrent la grand-messe, un stand à la sortie permit de proposer nos produits, dont nos fameux caramels. Un grand merci pour la générosité des fidèles de la région qui fait avancer notre projet de construction de chapelle.





Comment nous aider ?

Envoyez vos dons à :

École Privée Saint Jean-Bosco
La Ville
01240 Marlieux

Si vous le demandez, un reçu fiscal sera expédié en retour de votre don, vous permettant de réduire vos impôts.

Les avantages du reçu fiscal

Pour les particuliers : 66% du montant de votre don est déductible de votre impôt sur le revenu dans la limite de 20% de votre revenu imposable. Pour les entreprises assujetties à l'impôt sur le revenu ou l'impôt sur les sociétés : 60% du montant de votre don est déductible de votre impôt dans la limite de 5% du chiffre d'affaires.

Le reçu fiscal est à joindre à votre déclaration de revenus de l'année dans laquelle le don a été effectué.

Merci de votre aide, et que Dieu vous le rende au centuple !

Le premier mercredi de chaque mois la messe est célébrée pour nos bienfaiteurs.

